

UDA

2008-2009

**Le monde en
pages**

Perdu, le
paradis

de

Cees Nooteboom

Animation de l'Atelier

Daniel Simon

Atelier littéraire : Le monde en pages

Chaque mois, un auteur, un livre, une époque, une culture ...
Chaque mois, « Le monde en pages ouvrira ses portes à un rendez-vous littéraire où chacune et chacun pourra réagir à une lecture proposée par l'animateur Daniel Simon. Il ouvrira la séance en recontextualisant l'œuvre et l'auteur dans un monde incertain et changeant.

Des notes appropriées seront remises à chaque séance. Cet atelier littéraire nous permettra de voyager dans les littératures d'Europe, d'Amériques, d'Asie, et d'Afrique. Une façon de briser les lieux communs de la mondialisation culturelle ...

Les littératures du monde sont des viatiques exceptionnels pour ne pas galvauder les termes de diversité et de qualité culturelles. Cette pluralité de lectures fait la richesse et tout le sens d'un atelier littéraire. Nous comptons sur votre acuité et votre générosité pour faire de cet atelier un lieu nécessaire parce que vivant...comme la littérature...

Bienvenue au monde en pages !

Biographie de Cees Nooteboom

Lorsque Cees a 12 ans, son père est tué lors d'un bombardement. Sa mère se remarie en 1947 avec un homme catholique strict qui envoie Cees dans divers pensionnats religieux, dont il se fait renvoyer. Les conflits avec son beau-père sont tels qu'en 1951, Cees s'installe à Hilversum, y travaille dans la banque après avoir été réformé de l'armée à cause de sa maigreur, et finit ses études secondaires en cours du soir. En 1953 il décide de parcourir l'Europe et utilise cette expérience pour son premier roman 'Philippe et les autres' (1955), prix Ann Frank. Son premier recueil de poésie sort en 1956, suivi du roman 'Le Chevalier est mort' en 1963. Pour gagner sa vie, Cees écrit pour Elsevier, devient rédacteur du journal Volkskrant, et en 1967, rédacteur Voyages au magazine Avenue. Son prochain roman ne paraît qu'en 1980, 'Rituels'. Le succès est immédiat, également à l'étranger. Son oeuvre inclassable va du roman à la poésie en passant par des essais journalistiques et des chroniques de voyages. La mort et les souvenirs sont des thèmes récurrents, ainsi que les questions d'identité et de destin, la relativité du temps et de l'espace, la frontière entre réalité et fiction. 'Allerzielen' (1998) (' Le Jour des morts', 2001), est suivi de 'Paradijs Verloren' (2004), qui paraît en France en 2006 sous le titre 'Perdu le paradis'. Considéré comme l'un des auteurs les plus importants des Pays-Bas, il voit son oeuvre couronnée du prestigieux prix littéraire, le P.C. Hooft Prijs. Cees Nooteboom vit entre Amsterdam, Berlin et Ménorque, où il a puisé son inspiration pour 'Pluie rouge' paru en 2008.

Cees Nooteboom : L'Enlèvement d'Europe - Autoportrait d'un Autre.

Comment peut-on être néerlandais ? En étant européen, pardi ! C'est la chance d'une langue peu exportée, minoritaire, que de devoir susciter autre chose qu'un nationalisme étroit: une curiosité, une ouverture sur d'autres sons et dimensions. Cees Nooteboom ne se conçoit néerlandais

qu'en ayant le "désir d'Espagne", qu'en rêvant des montagnes aux Pays-Bas, qu'en osant enlever Europe. Leçon profitable pour un Français qui aurait tendance à croire en la suprématie de sa culture et de sa langue. Dans cette belle et rouge collection (*la petite bibliothèque européenne du XXème siècle*) qui vit paraître des textes aussi essentiels que *Le Livre des amis* d'Hofmannsthal, le *Rilke* de Lou Andréas Salomé ou *Les Pianos de Lituanie* de Bobrowski, Cees Nooteboom nous propose un bouquet d'articles et d'interventions à l'occasion de prestigieux colloques et symposiums. Dans un style enlevé, il enlève Europe pour se faire un être protéïforme et complet aux couleurs de souvenirs, de lectures, de tableaux et de voyages. L'Europe devient, par le biais de la culture et de la soif de l'autre, un pays imaginaire, presque d'utopie, en tous cas une fiction d'écrivain, même si son identité est autant fondée sur les échanges amoureux de ses cultures que sur des guerres, des occupations et des génocides. C'est ainsi que Nooteboom, devant la langue de bonnes intentions des faiseurs de colloques officiels, glisse vers un modeste détachement, sinon vers l'ironie. Dans un tel contexte, dans une telle stratification des cultures, on ne peut que se regarder comme une fiction, comme un autre, si l'on veut dresser son autoportrait. Quant on vit entre Amsterdam, Berlin et l'Espagne, plus des lieux divers de colloques, on doit se résoudre à n'être plus un mais au moins trente trois variations (comme les *Diabelli* de Beethoven ?), trente trois brefs paysages intimes et tableaux métaphysiques. Ce qui peut être considéré, plutôt qu'une babélie malédiction des langues, comme un bonheur. On lira d'ailleurs le roman-fantôme de la langue européenne dans *La recherche de la langue parfaite* d'Umberto Eco. Le lieu commun d'un moi idéal et statique, d'une Europe monolithique, vole en éclat. L'homme et l'Europe seront "polychromes". Cees Nooteboom est encore au-delà: dans l'étrangeté manifeste et allégorique des comportements humains à déchiffrer, là où seule la littérature, l'écrivain et le lecteur délivrent les passeports. Il se fait touriste éclairé, voyageur d'hors-saison et d'arrière-pays en Espagne, dans un périple qui tient d'une quête obscure vers un chemin de Saint-Jacques extérieur et intérieur. Les signes du monde sont lisibles sur la face de la déambulation, de la connaissance des pays et des hommes, ils sont mystères fabuleux quand par la lentille de la poésie il les regarde vivre, bouger, mourir et renaître, là où rien n'est assuré, sinon du plaisir de la quête, sinon d'histoires, ni les sens de l'être humain, ni la figure de l'Europe.

Copyright © *Thierry Guinhut / La République des Lettres, jeudi 01 décembre 1994*

L'Australie par le hublot

par Alexandre Fillon
Lire, novembre 2006

■ **Un périple aux antipodes signé Cees Nooteboom: décalage assuré!**

C'est ce qui s'appelle brouiller les pistes et mélanger les destinations. Dans le prologue de l'enivrant *Perdu le paradis*, un homme - peut-être bien Nooteboom lui-même, mais restons prudents! - regarde une femme. Ils sont à bord d'un petit avion sur le point de décoller. La créature (on apprendra dans l'épilogue

que ses yeux sont verts) porte un pantalon de toile kaki et possède de grandes mains. Le voyeur n'arrive pas à distinguer le titre du livre qu'elle manipule (là encore, il faudra attendre l'épilogue). «L'énigme que proposent les autres m'a occupé toute ma vie. Je sais qu'il y a là une histoire, et je sais que je ne la connaîtrai pas», dit l'homme

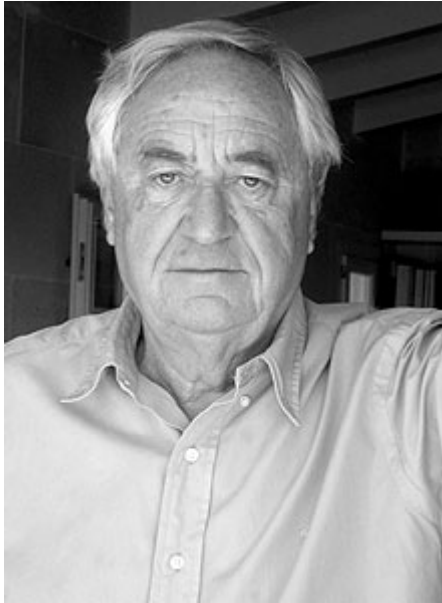
D'un coup de baguette, Nootboom change de registre. Almut et Alma sont brésiliennes. La première a étudié l'histoire de l'art moderne. La seconde, celle de la Renaissance, passionnée par les anges de Raphaël, Botticelli ou Giotto. Souvent ailleurs, capable de s'enfoncer dans l'abîme en laissant sa part d'ombre prendre le dessus, Alma peut compter sur le soutien d'Almut (qui est blonde, germanique, a le sens de l'ordre et se trouve trop grande) pour la ramener aux réalités du monde.

Dans leurs chambres d'adolescentes, toutes deux rêvaient à un pays magique: l'Australie, cette «île flottant au-dessus du reste du monde», ce «monde à l'envers», persuadées de s'y rendre un jour. «L'Australie était notre secret, nous collectionnions tout ce que nous pouvions trouver à son sujet, de vieux numéros du National Geographic, des dépliants que nous étions allées chercher à l'office du tourisme, tout et n'importe quoi», raconte Alma. A la suite d'une mésaventure dans une favela de São Paulo, les amies laissent derrière elles la lourdeur des tropiques «où tout bouge et tout bruit» afin de découvrir le silence et l'immobilité de l'outback australien, de partir à la recherche du «temps du rêve». Pour la première fois de sa vie, Alma sait enfin où est sa place. De Sydney, les voyageuses attirées par les Aborigènes passent à Alice Springs, puis à Adélaïde et Perth, dans le sud-ouest du pays, où elles se transformeront en anges pour les besoins d'un festival.

Et puis voilà enfin Erik Zondak, critique littéraire néerlandais fatigué, qui part en cure en Autriche. La boucle sera alors presque bouclée. Nootboom ayant plus d'un tour dans son sac, on ne saura toutefois pas surpris de le voir ménager une dernière pirouette!

« Cees Nootboom » - un brévière de Rüdiger Safranski

A l'occasion de la parution en allemand le 18 juin du recueil « Ich hatte tausend Leben und nahm nur eines » (j'avais mille vies et n'en ai pris qu'une)



© Suhrkamp Verlag

Cees Nooteboom est très certainement l'écrivain hollandais le plus connu d'Europe - une bonne vingtaine de ses œuvres ont été traduites en français et en allemand. Né à La Haye en 1933, il partage son temps entre Amsterdam et l'île de Minorque aux Baléares.

Dans ses romans, récits, poèmes et autres essais, les personnages affrontent le chaos du monde (comme dans « Rituels »). Ses thèmes de prédilection sont l'amour, l'expérience personnelle de la culture, l'Europe et les voyages.

Pour lui, voyager, c'est appréhender les cultures tout en se découvrant soi-même. Comme ce globe-trotter qui a sillonné les Etats-Unis, l'Amérique du sud, l'Asie du Sud-Est et le Japon, ses protagonistes sont des citoyens du monde.

Ses livres traitent de cette rencontre avec d'autres cultures et des conflits qui en résultent, notamment « Le Bouddha derrière la palissade », « Mokusei, une histoire d'amour » et « Désirs d'Espagne. Mes détours vers Santiago ». Nooteboom est l'un des tout premiers écrivains à s'être intéressé aux changements structurels de l'Europe, pointant à la fois sa diversité et son unité dans le XXe siècle finissant. Et à poser la question (titre d'un essai journalistique) : « Comment devient-on Européen ? »

Telle est l'expérience qu'il a pu faire à Berlin, où il a assisté à la construction du mur en 1961 puis à sa chute, 28 ans après, observant les changements apportés par la réunification allemande. A travers leur histoire, mais aussi dans le temps présent, des villes comme Amsterdam, Berlin, Paris, Rome, New York, Bangkok et bien d'autres sont pour Nooteboom des tremplins pour l'immersion dans d'autres cultures. Infatigable voyageur, il note ses impressions et observations dans un cahier de brouillon rouge dont

il ne se sépare jamais, précieuse source d'inspiration pour ses futures œuvres.

Le dernier recueil de textes de Nootboom, « J'avais mille vies et je n'en ai pris qu'une », à paraître en allemand le 18 juin pour ses 75 printemps (chez Rüdiger Safranski), est une somme de constats et de réflexions prospectives sur la vie et la littérature.



Un art du voyage
Cees Nootboom, Eddy Posthuma de Boer
Edition ACTES SUD

Eternel voyageur, Cees Nootboom rapporte de cette quête existentielle tous les fracas de l'univers, avec ce qu'il faut de silence pour affronter nos énigmes

Si Cees Nootboom a le regard si bleu, c'est parce que l'azur est son royaume: ce Hollandais volant est toujours entre deux avions, entre deux embarquements. Trois mois en été dans son mas des Baléares, quelques semaines en hiver dans sa maison d'Amsterdam - où l'attendent les 15 000 volumes de sa bibliothèque - et, le reste du temps, mystère: on le croit au Japon, il est déjà à Berlin, d'où il décollera bientôt pour de nouveaux bivouacs à travers la planète. «Je fais souvent des rêves de lévitation», lance cet oiseau migrateur qui ne se connaît qu'une seule patrie: l'écriture. Elle lui permet, elle, de naviguer à l'intérieur de sa tête, en engrangeant une œuvre qui tient du traité de métaphysique et de la chasse spirituelle. «Quand je n'écris pas, poursuit-il, ma pensée n'a pas de forme et je ne comprends plus rien. Sans cette méditation qu'est la littérature, ma vie ne m'appartiendrait plus.»

Né en 1933 à La Haye, Nootboom a fait une courte escale chez les franciscains, mais il n'a pas tardé à interrompre ses études pour sillonner l'Europe en auto-stop, avant de s'embarquer sur un rafiote qui le conduisit vers le Surinam. Il avait 20 ans, l'âge de Rimbaud, et des semelles de vent qui firent de lui un citoyen du monde. Et pourtant ses livres ne sont pas ceux d'un reporter, ni d'un travel writer: le voyage, il le pratique comme une quête existentielle. En lisant Nootboom, on sait que tous les fracas de l'univers seront au rendez-vous, mais on a aussi l'impression d'entrer dans la cellule d'un moine. Avec ce qu'il faut de silence, de profondeur et de concentration pour affronter nos énigmes - la mort, le temps qui rabote nos destins, les amours qui se fanent, et ces rêves fous qui s'accrochent au bastingage pour que l'horizon ait les couleurs de l'utopie.

«Les anges ne vont pas avec les hommes»

De Rituels au Chevalier est mort, du Chant de l'être et du paraître à Philippe et les autres, l'œuvre nobélisable de Nootboom est celle d'un mystique qui a appris à écrire chez les Japonais - un art de l'épure - mais aussi chez Calvino et Borges: comme eux, le Hollandais aime mettre en scène la littérature elle-même, afin que nous comprenions ses mécanismes les plus secrets.

Avec Perdu, le paradis, Nootboom fait un clin d'œil à Milton et, d'un saut à l'élastique, passe du Brésil à l'Australie. Alma, son héroïne, brûle de quitter São Paulo pour aller requinquer son âme chez les Aborigènes. Ils lui ouvriront les chemins de la sagesse, avant qu'elle ne débarque à Perth - à quelques encablures d'Adélaïde - où on l'embauchera comme figurante dans un festival de poésie. Sa tâche? Se déguiser en

ange. Ce rôle, Alma le jouera à la perfection. Au risque de se briser les ailes lorsque la réalité la rattrapera et qu'elle devra redescendre de son trop provisoire paradis... Car «les anges ne vont pas avec les hommes», écrit Nootboom dans cette parabole qui commence comme une Annonciation et se referme au seuil du désenchantement le plus amer. Un pas vers le ciel, un autre vers nos turpitudes: ce récit foudroyé, parfois pascalien dans sa sobriété, est éblouissant.

En même temps, voici Un art du voyage, sorte de bloc-notes où, entre deux photos d'Eddy Posthuma de Boer, Nootboom dessine son atlas imaginaire. Et commente ses escapades en Bolivie et en Espagne, au Brésil et en Malaisie, au Japon et au Mali, en Camargue et à Madère. «Un jour, j'ai décidé d'échanger une chambre monastique contre les chemins de la planète», écrit-il dans ce livre, qui est non seulement une célébration du nomadisme, mais aussi un autoportrait: celui d'un pèlerin de l'absolu, dont le regard ne cesse d'éclairer les ténèbres du monde. Sa compagnie est précieuse.

André Clavel

Le Labyrinthe du pèlerin

Cees Nootboom, année après année, atteindra-t-il enfin Saint-Jacques-de-Compostelle ? Ses tours et détours composent un labyrinthe passionné et érudit.

Où sommes-nous, qui sommes-nous, lorsque nous voyageons ? Fuyons-nous simplement notre présent, la suite inéluctablement grise des jours, et ce " je " familial et social, concrétion gênante, masque à la longue devenu visage? Qu'allons-nous chercher dans ces paysages où nous ne sommes pas nés, dans ces monuments de civilisations mortes ou qui s'éteignent ? Quelle utopie, quelle nostalgie ? Quel rachat, quel salut ? C'est avec de semblables questions qu'erre Nootboom sur le globe tout entier (*Hôtel Nomade*, 2003, voir Lmda N°44) ou, ici, en Espagne.

Depuis des décennies, il l'a découverte et n'est jamais parvenu, ni à la quitter totalement, ni à totalement la posséder. Bien sûr, il ne s'agit pas de l'Espagne estivale et balnéaire, ce n'est pas celle de la paella et presque pas celle de la corrida ; c'est celle de Don Quichotte, de la Mancha solaire et désertée, invivable mais éternelle, et, plus loin encore dans le temps et dans le mythe, celle d'Al-Andalus, des premiers royaumes chrétiens de Navarre, d'Aragon et de Castille, et, au-delà encore, celle des Wisigoths bâtisseurs d'inattendues églises pré-romanes. Elle est " brutale, anarchique, égocentrique, cruelle (...) chaotique, elle rêve, elle est irrationnelle ". Il y rencontre, dans le regard de *Ménines* de Velázquez, celui, vide et fatal, de prostituées de Bangkok attendant les clients ; s'asseyant à ce qui fut peut-être la table où Cervantès, emprisonné, écrivit l'incipit de son *Quichotte*, il en esquisse, fugitivement, le geste ; devant l'enterrement paradoxalement officiel de terroristes de l'ETA, il songe à Sophocle car, quand la violence oppose le citoyen à l'État, " chaque Créon crée sa propre Antigone, et inversement "...

Amoureux de cartes et d'estampes, fanatique des noms et des blasons, se remémorant, devant telle inscription funéraire, le latin que lui apprirent les Pères qui jadis l'éduquèrent, *Hollandais voyant*, derrière les moulins à vent échappés des gravures de Doré et Daumier, ceux de son enfance, Nootboom à l'inverse d'autres écrivains voyageurs, puisqu'il paraîtrait que c'est aujourd'hui une espèce ! ne cède jamais ni à l'étalage gratuit d'un savoir de seconde main, ni à l'impressionnisme teinté de moralisme hâtif de l'étranger distant. C'est parce qu'en Espagne il doute et s'inquiète, se perd et se retrouve (ces textes ont été écrits entre 1979 et 2001, une première édition, ici enrichie, fut publiée en 1993 sous le titre *Désir d'Espagne*) qu'il peut nous guider : il observe, il interroge, il lit et relit historiens, érudits locaux, écrivains et poètes mais les énigmes subsistent. Qu'en était-il exactement du rêve syncrétique de l'Andalousie tolérante où cohabitaient musulmans, juifs et chrétiens ? Comment expliquer le succès des

Commentaires de l'Apocalypse du moine Beato de Liébana, et son influence prodigieuse sur l'art européen ? Qu'en est-il exactement de la lumière qui " photographie les statues ", du " paysage absolutiste " ou de la " nuit insidieuse " de la sieste ? Dans ces " détours de détours ", Cees Nootboom cherche un présent sous le présent, un passé sous le passé, se demande de quelle matière est faite l'histoire des pays et des hommes. Il souhaite " arracher quelque chose aux griffes du temps ", et y parvient souvent, et nous en fait don. À nous d'emprunter ce chemin, dans la réalité, si nous en avons l'opportunité, avec le soleil espagnol sur notre nuque et la poussière espagnole à nos pieds, ou et peut-être cela sera-t-il plus riche encore ? en dévorant lentement, et en savourant, ces pages.

Le Labyrinthe du pÈlerin

Cees Nootboom

Traduit du néerlandais par Anne-Marie de Both-Diez et Philippe Noble

Actes Sud

Perdu, le paradis de Cees Nootboom (Pays-Bas), éditions Actes Sud.

Du paradis et d'ailleurs...

INTERVIEW DE CEES NOOTEBOOM

C'est un grand monsieur de la littérature européenne qui revient en librairie à l'occasion de cette rentrée. Avec 'Perdu, le paradis', Cees Nootboom signe un très beau roman, un "rêvement" où anges et humains coexistent au gré de voyages et de rencontres, bercés de poésie et de mysticisme. Voyageur insatiable, l'écrivain raconte le choc des cultures et les hasards de la création.

Entre errance métaphysique et quête existentielle, 'Perdu, le paradis' est avant tout un roman à la structure narrative originale, le fruit des pérégrinations de Cees Nootboom. Son oeuvre, l'écrivain hollandais la nourrit de ses voyages, d'une empathie tout en réserve pour l'autre, de la diversité des cultures. Sur une île espagnole, d'où il doit bientôt s'envoler pour Londres, c'est dans la langue de Molière qu'il nous parle de ses humanités et des errances de l'écriture.

Le titre de votre nouveau roman, 'Perdu, le paradis', semble évoquer une dépossession, peut-être une rupture entre le divin et l'humanité ?

A vrai dire, je ne suis pas guidé par des abstractions. Je n'ai pas de plan précis pour délivrer un message. J'ai raconté une histoire et cette idée fait sûrement partie d'une pensée générale que peut-être je partage. Mais je ne me suis pas mis à table pour écrire un livre qui donne un certain message sur la religion. Le titre, c'est une inversion de celui de l'ouvrage de Milton. Le paradis perdu, dans mon livre, est à la fois le paradis personnel de la fille, l'ange du critique littéraire, et le monde perdu des aborigènes. C'est un peu tout ça. Je suis allé plusieurs fois en

Australie et j'ai été très touché de voir ce monde perdu, qu'on essaye parfois de sauver artificiellement. Je me demande si ce sera possible... Que les gens tirent des messages de mes livres, c'est leur droit. Mon roman précédent, 'Le Jour des morts', est un livre que j'ai fait pour moi, pour réfléchir sur l'idée de l'histoire et du deuil. On écrit aussi pour voir plus clair sur certaines choses.

Mais le lecteur va s'approprier le roman et faire ses propres interprétations...

Ce sont les siennes. **On est toujours surpris de voir que ce que l'on a écrit dans une certaine solitude, sort dans le monde, dans différents pays, et que les gens en tirent des leçons.** Par exemple, dans 'Le Jour des morts', après certains chapitres, revient souvent un "nous" - des gens qui parlent comme "nous". Il y a eu différentes réactions. Certains pensaient que c'était des morts, d'autres des anges, d'autres encore le coeur, tandis que pour moi c'était simplement l'écrivain. Mais que puis-je y faire ? Un livre, une fois que l'écrivain l'a laissé tombé dans le monde, ne lui appartient plus.

Mais quelle était l'idée de départ de 'Perdu, le paradis' ?

A la base, j'ai voulu raconter l'histoire d'un monsieur d'un certain âge qui fait une rencontre. Le roman se décompose en trois étapes d'écriture. J'ai écrit la seconde partie du roman avant la première. Je n'avais alors qu'une sorte de petite nouvelle et je me suis rendu compte que je pouvais aller encore plus loin. Il y avait cette fille dans l'armoire, dans une maison de Perth. Je suis parti de là. L'idée du Brésil m'est venue pendant un séjour à Sao Paulo et j'ai alors écrit le tout. Pendant l'écriture, je me trouvais ensuite dans le sud de l'Allemagne et je me suis rendu à Berlin. Dans l'avion j'ai eu l'idée de l'histoire qui entoure les deux parties. Ca s'est fait comme ça, il n'y avait rien de prémédité... Un jour j'ai visité la maison de William Faulkner à Oxford, Mississippi. Sur le mur il avait écrit comment il allait construire son roman 'Parabole', chapitre par chapitre, jour après jour. Je n'ai jamais fait ça. **Quand j'écris, je commence et puis je m'aventure. Je ne suis pas capable d'avoir une grande stratégie.**

La structure du roman, inséré dans une histoire "vraie" où le romancier croit voir son roman dans les mains d'une femme, donne l'impression d'assister à un rêve. Quelle est la fonction de ce troisième niveau romanesque ?

J'étais dans cet avion, et bien sûr il est impossible que j'y aie écrit le roman, car la femme que je vois ne peut posséder le livre que j'écris. L'idée m'est venue parce que je ne pouvais vraiment pas voir le titre du livre que cette femme - que je n'ai même pas rencontrée - lisait. Ca m'a donné une image du malentendu qui est la source de beaucoup de littérature. J'ai tourné ça comme une sorte de lancement. Mais il y avait aussi un peu l'idée d'expliquer au lecteur ce que c'est pour un écrivain de devoir laisser ses personnages. Parce qu'il est vrai qu'on pense avec ses personnages, qu'on les laisse parler, qu'ils vous disent des choses, et puis quand le livre est terminé, soudain ils s'en vont. Vous avez alors le sentiment de vous retrouver seul. Vous vous demandez pourquoi vous n'avez pas fait un livre plus long... J'ai de plus en plus cette sensation.

C'est aussi pour cela que je ne peux pas immédiatement recommencer un autre roman.

Vous évoquez la culture aborigène avec beaucoup de sensibilité et de pudeur. C'est un peuple qui vous fascine ?

Bien sûr. Ce qui est fascinant c'est que plus on en parle, plus certaines choses restent secrètes. Même pour des gens qui ont étudié de très près et ont été amis avec certaines tribus, il reste toujours des secrets qu'on ne vous divulgue pas, parce que c'est défendu. Pour vraiment les rencontrer, il faut avoir la permission d'entrer dans des réserves. Je n'ai pas pu à cause d'intempéries, les réserves étant assez éloignées de tout. Mais on peut retrouver des "rejets" de cette société dans les grandes villes. Il y a aussi des gens qui bien sûr se sont adaptés à la vie moderne avec plus ou moins de succès.

Le thème de la rencontre des cultures est fondamental dans votre oeuvre. On le retrouve dans 'Le Bouddha derrière la palissade', entre autres. Vous semblez penser que les cultures peuvent cohabiter mais pas se mélanger...

Elles peuvent peut-être se mélanger, mais cela entraîne des pertes, parce qu'une culture est quelque chose d'entier. Si on voyage beaucoup, on rencontre de nombreuses cultures sans pouvoir les assimiler. Dans mon cas, je ne suis pas devenu trappiste ni bouddhiste. Je vois les cultures dans leurs valeurs. Quand j'étais à Bénarès, en Inde, il y avait des Européens ou des Américains qui participaient à des cérémonies religieuses hindoues... C'est une question de naissance, de langue, de tradition... Quand vous voyez des Américains qui portent des vêtements indiens, qui se maquillent le visage, et qui participent, peut-être très sincèrement, à des cérémonies où ils sont entourés par des gens de là-bas, c'est touchant, mais je n'y reconnais aucun vrai mélange de culture.

Dans 'Perdu, le paradis' on voyage du Brésil en Australie, d'Allemagne en Autriche. Le thème du voyage est également important dans votre oeuvre, y a-t-il d'autres contrées où vous aimeriez voyager via vos romans ?

Peut-être encore le Japon. J'y vais assez régulièrement. Je viens de terminer avec ma femme, qui est photographe, un assez gros livre de voyage rassemblant des tombeaux de philosophes partout dans le monde. Nous sommes allés au Japon pour voir les tombes de Kawabata et de Murasaki. Là-bas nous avons effectué un pèlerinage de trente-trois temples, pendant lequel ma femme a pris beaucoup de photos. Je pense écrire un livre sur ce pèlerinage, mais ça ne sera pas une fiction. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'en découlera pas une fiction...

Vos personnages semblent poussés par le destin. Vous sentez-vous guidé dans la vie ? Est-ce quelque chose que l'on peut ressentir ?

Je ne sais pas, mais il y a des coïncidences qui sont quand même remarquables. J'en ai vécu moi-même. Mais l'idée d'une intelligence extérieure qui nous guiderait vers un certain destin, ça je n'y crois pas. **On est amené à certains choix à travers son caractère qu'on ne connaît pas toujours très bien soi-même.** Quelqu'un m'a un jour

raconté qu'il devait se rendre à Istanbul et qu'il s'est retrouvé dans un avion pour Lisbonne, qu'il s'en est rendu compte trop tard. L'avion pour la Turquie s'est crashé. Cette personne a cru à une providence qui lui aurait sauvé la vie, mais je ne sais pas si on doit y croire. Je pense qu'il y a beaucoup de hasard dans la vie.

Il y a une certaine sobriété et des thèmes propres à votre oeuvre que l'on retrouve chez l'écrivain sud-africain John Maxwell Coetzee. Ce parallèle vous paraît juste ?

Je crois qu'il est plus sévère que moi. Certains Sud-Africains descendent des Néerlandais du XVIIe siècle, et on reconnaît quand même des similitudes. Il y a chez lui une certaine sévérité calviniste. Il n'est peut-être pas à l'aise avec la facilité, c'est un homme assez droit paraît-il. On retrouve cela dans 'Disgrâce'. C'est un écrivain assez impressionnant et ses livres sont très forts, mais il n'y a pas beaucoup de place pour l'humour. **J'espère qu'il y a chez moi une certaine légèreté, de temps en temps.**

Propos recueillis par Thomas Flamerion pour Evene.fr - Septembre 2006

A propos des Aborigènes d'Australie

Autochtones d'Australie depuis au moins cinquante mille ans, les Aborigènes n'en sont devenus citoyens à part entière qu'après le référendum de 1967. Leur qualité de premiers occupants du sol ne fut reconnue qu'en 1993 avec la loi sur les titres fonciers autochtones (Native Title Act) qui invalida le statut de terra nullius (terre sans propriétaire) du continent, grâce auquel les Britanniques avaient pu en prendre possession en 1788 sans signer de traité avec les habitants. Pour signifier leur appartenance à un peuple, ils ont obtenu également l'attribution de la majuscule à l'exonyme « aborigène », mot hérité des Latins (ab-origine, depuis l'origine) continuant de s'appliquer à de nombreux autres peuples premiers occupants d'un territoire.

Spirituellement liée à la terre, à la faune et à la flore, l'organisation sociale traditionnelle aborigène est très complexe et varie selon les régions et les langues ; ces dernières sont au nombre de plus de deux cents, réparties en douze familles linguistiques. Malgré cette diversité, les échanges d'objets et de rituels ainsi que les mythes sur la formation du paysage et l'instauration de règles sociales par des voyageurs totémiques ont tissé un maillage d'itinéraires multiples reliant quelque cinq cents tribus d'un océan à l'autre.

L'étude des Aborigènes a largement inspiré les grands penseurs des sciences de l'homme. Marcel Mauss, Émile Durkheim, Sigmund Freud, et Claude Lévi-Strauss ont chacun commenté les données des premiers observateurs, analysant les systèmes dits totémiques des premiers Australiens comme des formes élémentaires de la société et de la religion. L'idée que ces populations à la technologie de pierre seraient des survivantes de la préhistoire a servi de prétexte à de nombreux préjugés et crimes, de la ségrégation jusqu'aux massacres. Depuis les années 1970, l'anthropologie fait une relecture critique de la tradition ethnographique et, dans la lignée de David Unaipon (1872-1961), inventeur et écrivain engagé, les Aborigènes prennent la parole comme militants politiques, sportifs, artistes, juristes ou anthropologues.

*

* *

Dès la constitution par les six anciennes colonies britanniques d'un État fédéral autonome, en 1901, l'administration australienne (Native Welfare) s'est employée à déraciner les populations indigènes de leur

environnement de naissance, en les déportant dans des réserves, où il leur était interdit de reprendre leurs chasses semi-nomades et souvent de pratiquer leurs rites et d'élever eux-mêmes leurs enfants. Au début du XXe siècle, un missionnaire allemand, T. J. Bishof, appointé « protecteur » des Aborigènes du Nord-Ouest, proclama, en plein accord avec les doctrines eugénistes régnant à cette époque, que tout métissage mettrait en danger l'avenir de l'Australie ; il recommanda de concentrer les Aborigènes dans des zones « protégées » pour empêcher qu'ils ne rencontrent des colons européens ou des contractuels asiatiques. Secondé par la police, le service social reçut à la même époque pour mission de rassembler de force tous les enfants à la peau plus claire que les autres. Les enfants métis étaient ainsi isolés et envoyés dans des institutions lointaines pour y apprendre à servir les colons. Le Native Welfare les gardait sous sa tutelle leur vie durant, gérant pour son propre compte aussi bien les dons des employeurs satisfaits que ceux des parents non aborigènes qui espéraient se les voir restituer un jour. Sur toute la période d'application de ce système, entre 1905 et 1960, la Commission royale d'enquête sur la « génération volée » (Stolen Generation) a estimé qu'un enfant de couleur sur cinq a été enlevé à ses parents.

L'enlèvement et la déportation des enfants partait du postulat qu'il fallait « assimiler la race » par l'éducation et par le contrôle des mariages et des naissances. Les gènes aborigènes étant récessifs, les autorités développèrent la politique du « blanchiment » (whitening), qui consistait à marier les filles à plus clair qu'elles pour qu'en quelques générations disparaisse toute trace apparente d'ascendance aborigène. Pour le peuple aborigène déjà décimé durant la période coloniale britannique - entre 250 000 et 750 000 individus en 1788 contre 31 000 en 1911 (d'après Colin Tatz) -, cette politique, ajoutée à la poursuite des massacres et de nombreux autres actes criminels tels que l'empoisonnement des points d'eau ou la distribution de couvertures et de vêtements porteurs de germes infectieux, impliquait ni plus ni moins qu'une disparition planifiée, un ethnocide.

Si les descendants d'Aborigènes sont désormais de plus en plus nombreux à revendiquer leur identité aborigène, il reste que les statistiques révèlent toujours une situation sociale dramatique pour une grande partie de ce peuple. Constituant 2% de la population australienne (dont un quart dans le nord du continent), ils représentent 40% des effectifs dans les prisons. Les taux de mortalité des enfants et des adultes par maladies, accident ou suicide sont ceux du quart-monde. Malnutrition, alcoolisme et violence domestique s'aggravent dans les villes et les communautés de brousse les plus isolées, qui pourtant tentent d'y interdire l'alcool. Des militants aborigènes, appuyés par certains intervenants sociaux, invoquent la nécessité de thérapies collectives (collective healing) pour que les multiples traumatismes endurés depuis l'époque coloniale puissent être exprimés et partagés par la communauté. Pour beaucoup d'organisations aborigènes, il s'agit de dépasser le statut de victime pour promouvoir des procédures encourageant l'estime de soi (self-esteem).

Spiritualité : le Dreaming et la terre

Les sociétés aborigènes diffèrent beaucoup selon les régions et leur environnement. Mais certains principes leur sont communs, notamment le concept de Dreaming (rêve). Plutôt que comme un âge d'or mythique des origines et de la création, il faut l'entendre comme la mémoire virtuelle de tout ce qui fut, est et sera une mémoire de la terre et du cosmos. En ce sens, le Dreaming constitue un espace-temps parallèle où les hommes se ressourcent en rêve et dans les rites, pour réactualiser les attaches spirituelles qui les associent individuellement et collectivement à des sites terrestres. Les ancêtres, qui ont présidé à la formation de ces lieux, à la reproduction de toutes les espèces animales et végétales, de l'eau, de la pluie et de toutes les formes culturelles, continuent à agir à chaque naissance et dans l'environnement : ils sont eux-mêmes des Dreamings, des mémoires qui se matérialisent sous de multiples formes, site, faune, flore, nuage, ouragan, et tout enfant à naître. À ce titre, chacun est considéré comme l'incarnation d'un esprit totémique du Dreaming propre à la communauté. (...)

Sur tout le continent, des milliers de toponymes sont nommés : tout accident topographique, colline, rocher, source, tout arbre un peu ancien, toutes les rivières, les ruisseaux et les lits de sable qui ne se

remplissent d'eau que pendant la saison des pluies, les estuaires et les récifs. Que les sites soient pour nous naturels - grotte, dépôt d'ocre, etc. - ou culturellement marqués de peintures, gravures rupestres, pétroglyphes ou arrangement de pierres, tous, du point de vue des Aborigènes, sont la trace vivante du passage ancestral de héros fondateurs et de leur présence éternelle sous forme d'esprits veillant sur les hommes. Tous les lieux nommés sont donc les balises d'un patrimoine culturel et spirituel. La terre est comme un livre rempli de signes vivants.

De tout temps, certains sites étaient communs à plusieurs groupes et leur gardiennage se négociait au rythme des alliances, faisant fluctuer les frontières et les droits territoriaux. Lorsque les hommes et les femmes sont gardiens de sites, ils ont des responsabilités rituelles à leur égard. Pour que le savoir hérité des ancêtres puisse se transmettre, il faut accomplir des rites - danser, chanter, peindre le corps et les objets sacrés - qui mettent en scène les mythes tels qu'on les a reçus des anciens. Il faut aussi rêver ou avoir des visions, car cet état second permet d'apprendre à voyager dans l'espace-temps des récits qui ont été transmis de génération en génération, de transposer sous forme de nouveaux chants, peintures et danses des événements historiques, d'adapter les expériences personnelles et aussi de lire les signes prémonitoires, comme l'association totémique d'un enfant à naître.

Barbara GLOWCZEWSKI

docteur d'État ès lettres et sciences humaines, chargé de recherche au C.N.R.S.

© Encyclopædia Universalis 2005, tous droits réservés

Cees NOOTEBOOM (1933 -)

Né à La Haye en 1933, Cees Nootboom parcourt en auto-stop, à vingt ans, le midi de la France, la Scandinavie, écrit des poèmes et un roman, *Philip et les autres* (1955), dont les éléments essentiels sont tirés de son voyage. La critique le reconnaît aussitôt comme un écrivain prometteur. En 1956 paraît à Amsterdam un recueil de poèmes, *Les morts cherchent une maison*. La même année, Nootboom effectue son premier reportage lors de l'insurrection de Budapest.

Cees Nootboom se définit comme un poète. Son écriture imagée, percutante dans l'expression, se veut un vecteur pour l'imagination et le rêve qui ont le pouvoir de transformer le monde. Sa finesse d'observation s'attache aux détails : lumière dans les vides des architectures, nuances subtiles de l'air et du bruit des pas selon la nature du sol. Cette poésie s'exprime sous des formes variées : romans, pièces de théâtre (*Les Cygnes de la Tamise*, 1959), recueils rassemblant les récits de voyage publiés en revue.

Il s'embarque pour les Caraïbes comme simple matelot sur un bateau appartenant au père de Fanny Lichtveld, qui devient son épouse. Il découvre la Tunisie, le Brésil. Il considère l'Espagne comme sa seconde patrie et y réalise son idéal de voyageur : se fondre dans le lieu pour devenir autre. Il aime la sensation de distance éprouvée en Indonésie, au Japon, en Malaisie, en Birmanie, au côté de sa seconde compagne, la chanteuse Liesbeth List. Les pays ainsi visités ont donné lieu à des recueils de reportages publiés entre 1963 et 1968. Dans ses récits d'Extrême-Orient - *Le Bouddha derrière la palissade*, un voyage à Bangkok (1986) - ou ceux qui sont réunis en français sous le titre *Du printemps, la rosée* (1995) - Nootboom cherche « la grâce salvatrice dans les petites choses, dans la culture de la vie quotidienne ». Il narre ses pérégrinations avec humour, et la fascination qu'il éprouve face aux coutumes, aux chefs-d'œuvre artistiques ou aux traditions religieuses n'altère pas sa faculté d'analyse. Il connaît une sensation particulière à Paris, en mai 1968 : « Pour moi, le reporter de service, c'était avant tout de la poésie. » Les « événements » lui inspireront *La Commotion parisienne* (1969).

Ce n'est qu'à partir de son troisième roman, *Rituels* (1980), que les livres de Nootboom

connaissent une diffusion internationale. Le chevalier est mort (1963), où les jeux de miroir entre les personnages reflètent les doutes de l'écrivain, est passé pratiquement inaperçu à l'étranger. Proche du Nouveau Roman, *Rituels* opère un rapprochement entre la messe et la cérémonie zen du thé et entrecroise le destin de trois personnages autour des thèmes de la fuite du temps, de la désillusion et du suicide. Les romans de Cees Nooteboom se présentent comme « une métaphore inversée de la réalité... l'écrit comme métaphore de l'existant, et l'existant comme métaphore de soi-même », ainsi qu'il l'écrit dans *Le Chant de l'être et du paraître* (1981) où l'histoire de trois Bulgares envahit le présent de l'écrivain qui a fait naître ces personnages. Dans les montagnes des Pays-Bas (1984), récit féerique, propose une inversion de perspective. Cette fois, l'auteur parcourt son propre pays à la suite d'illusionnistes et d'un narrateur espagnol. Les personnages principaux des romans de Nooteboom sont des voyageurs, comme le photographe qui, dans *Mokusei* (1982), vit au Japon une histoire d'amour aussi impossible que la fusion du voyageur avec ce pays tiraillé entre des périodes inconciliables de l'histoire : le Moyen Âge féodal et le modernisme effréné.

« Le centre du monde est partout à la fois, nous dit Cees Nooteboom, mais là où l'on se trouve temporairement, il n'est plus que ce lieu. » L'art lui permet de porter des interrogations inattendues sur le pays qu'il visite : les énigmes posées par l'architecture de Santo Domingo de Silos, par Velázquez ou Zurbarán (Zurbaran, 1992) lui servent de guide dans des régions reculées d'Espagne (*Désir d'Espagne, Mes Détours vers Santiago*, 1992) où le présent du voyageur va à la rencontre des traces du passé.

Il observe le passage du flux de l'histoire. Son témoignage sur *Une année allemande. Chroniques berlinoises, 1989-1990* (1990), accompagné de clichés de sa compagne Simone Sassen, rend compte, mieux que bien des analyses politiques, des enjeux de la réunification, à travers un système de références littéraires et artistiques, où il voit « une des multiples formes du postmodernisme ». « L'Europe forme une gigantesque toile d'araignée de références croisées », affirme-t-il dans son recueil de sept textes personnels - souvenirs d'enfance, lectures, descriptions de tableaux - *L'Enlèvement d'Europe* (1993).

Parvenu à l'âge des rétrospectives (une exposition au musée littéraire de la Bibliothèque royale de La Haye en 1991), Cees Nooteboom poursuit son œuvre poétique : *La Vision de l'œil*, (1989) ou *Autoportrait d'un autre* (1993) sont des chants de l'effacement, de la fusion dans l'immobilité et le silence des pierres, dans l'attente du souffle de la mort. Dans *L'Histoire suivante* (1991), un Néerlandais qui écrit des guides touristiques suit à travers les journaux le trajet de la sonde *Voyager* tout en traduisant les *Métamorphoses* d'Ovide, et se réveille, après sa mort présumée à Amsterdam, dans un hôtel à Lisbonne. Quant au roman paru en 1998, *Le Jour des morts*, son titre annonce cet instant où le voyageur pourra enfin contempler le monde du point où il en sera le plus éloigné : celui de l'ultime disparition.

© Encyclopædia Universalis 2005, tous droits réservés

Cees Nooteboom : Notice extraite de l'encyclopédie *Treccani*¹

¹ Essai de traduction personnelle...

L'oeuvre de Cees Nooteboom, est traduite dans plus de trente langues. Elle a été récompensée par de nombreux prix. Elle couvre un large champ, du roman à la poésie et jusqu'au récit de voyage tout en étant caractérisée par une grande homogénéité et une grande cohérence.

Pour Nooteboom, la poésie est tout à la fois concentration, méditation existentielle et philosophique : c'est en elle qu'on trouve la meilleure confirmation de la grande unité de toute son oeuvre. Le "labyrinthe du moi" occupe une position centrale, un "moi" unique et en même temps multiforme, en constante mutation et désintégration, entre l'être et le non-être, dans un chevauchement de linéarité et de circularité dans la perception du temps.

(Parmi les oeuvres les plus récentes) les textes variés de *Nooteboom hotel* (2000, traduction *Hôtel nomade*) scandent le parcours d'un pèlerinage méditatif. Dans le récent *Paradijs verloren* (2004, traduction *Perdu le paradis*) s'entremêlent de nombreux thèmes, idées, motifs comme par exemple ceux du Paradis perdu de John Milton : Nooteboom met en évidence la présence sans équivoque de l'aspiration métaphysique et, avec finesse et ironie, laisse entendre que ce serait peut-être une bonne chose que le paradis ait été perdu²

LITTERATURE NÉERLANDAISE

Coup d'oeil

Il est très difficile de délimiter chronologiquement et géographiquement la littérature néerlandaise. Parmi les textes conservés, les plus anciens remontent aux environs de 1150. On est en droit de penser que tous les textes transmis oralement n'ont pas été transcrits, et que les écrits les plus anciens héritaient déjà d'une tradition. Les textes en néerlandais ancien (francique occidental ou oriental) n'ont pratiquement pas été conservés : les premiers documents datent du XIIe siècle.

La langue dans laquelle ces textes étaient établis ne s'appelait pas néerlandais. Le nederduytsch (bas allemand), ou diets ou duuts, se développa surtout à partir du francique - ensemble des dialectes de la principale branche germanique dans la région de la frontière nord de l'actuelle Hollande -, à partir des dialectes allemands dans l'est et le long de la frontière linguistique qui va de Boulogne à Aix-la-Chapelle. Tout en ne formant pas une langue culturelle, le limbourgeois, le flamand de l'est et de l'ouest, le brabançon et le hollandais sont suffisamment apparentés entre eux pour qu'on puisse les considérer comme base de la littérature néerlandaise, puisque c'est d'eux qu'allait sortir au XVIIe siècle, sous l'égide

² L'opera di N., tradotta in più di trenta lingue, e a cui sono stati attribuiti importanti riconoscimenti, spazia dalla narrativa alla poesia, fino alla cronaca di viaggio ed è caratterizzata da una grande unitarietà e coerenza. Per N. la poesia è concentrazione, meditazione esistenziale e filosofica, e in essa si trova conferma della grande unità della sua opera. Il «labyrinth dell'io» occupa un posto centrale, un io unico e multiforme al tempo stesso, in costante mutamento e disintegrazione tra l'essere, il non essere e il sovrapporsi di linearità e circolarità nella percezione del tempo.

I testi vari di *Nooteboom's hotel* (2000; trad. it. *Hotel nomade*, 2003) scandiscono il percorso di un pellegrinaggio meditativo; e nel recente *Paradijs verloren* (2004; trad. it. *Perduto il Paradiso*, 2006) si intrecciano molti spunti tematici e motivi, come, per es., il *Paradise lost* di J. Milton: N. mostra l'inequivocabile presenza dell'aspirazione metafisica e, con arguzia e blanda ironia, fa intendere che forse è un bene che il paradiso sia andato perduto.

de la Hollande du Nord, une langue culturelle normalisée et unifiée. Le centre de cette littérature unique (néerlandaise) se situe dans les provinces sud jusqu'à la chute d'Anvers en 1585 : le Nord prend alors la direction. Après une période de stagnation qui dure près d'un siècle et demi, la littérature néerlandaise méridionale reprend vigueur en Flandre ; à partir de l'époque romantique, elle se développe en Hollande et en Flandre, bien qu'avec un certain décalage chronologique, parallèlement au développement littéraire de l'Europe, comme ce fut le cas à ses origines.

L'époque contemporaine

Sous l'influence française (Rousseau), anglaise (Richardson, Ossian) et allemande (Sturm und Drang), la période préromantique s'ouvre vers 1780 avec le roman épistolaire Sara Burgerhart (1782) de deux femmes, B. Wolff et A. Deken ; avec Julia (1783), le poème larmoyant de Rhijnvis Feith ; avec la poésie lyrique de H. Van Alphen, J. Bellamy et W. Bilderdijk ; les vieux modèles classiques servent à exprimer des sujets nouveaux. Dans le Nord, le sentiment national s'était éveillé et inspirait les œuvres de A. Loosjes, J. F. Helmers et D. J. Van Lennep. Dans le Sud, il se développa durant la période des Provinces-Unies et surtout après 1830 (fondation de l'État belge) et fut à la base du mouvement flamand et du romantisme. Dans le Nord, les premiers romantiques furent E. J. Potgieter qui fonda en 1837 la revue culturelle De Gids (Le Guide) et, dans le Sud, J. F. Willems, le premier en date de la génération combative d'érudits, d'éducateurs et de littérateurs flamands.

À l'exemple de Walter Scott et de Victor Hugo, des auteurs tels A. Drost, D. J. Van Lennep, J. F. Oltmans, A. G. L. Bosboom-Toussaint s'attaquent au roman historique qui atteint son apogée avec le Flamand Henri Conscience (1812-1883), le plus traduit de tous les écrivains néerlandais. Après les romans relatant les hauts faits de l'histoire nationale, on vit apparaître, vers 1850, le roman de mœurs, comme Camera obscura (1839) de N. Beets et comme Ernest Staes, advocaat (1874) du Flamand Tony Bergmann. La pensée critique de C. Busken Huet (1826-1886), auteur de Het Land van Rembrandt (Le Pays de Rembrandt), constitue déjà une étape vers le renouveau de 1885. Les deux auteurs romantiques les plus importants, dépassant de loin les limites de leur pays pour atteindre une dimension européenne, sont Multatuli (1820-1887) pour la prose, et Guido Gezelle (1830-1899) pour la poésie. Gezelle tire de son particularisme catholique et ouest-flamand une œuvre poétique d'un modernisme étonnant ; quant à Multatuli, il exalte la suprématie du moi avec une violence révolutionnaire [cf. [MULTATULI](#)].

La revue De Nieuwe Gids fut fondée en 1885 par un groupe de jeunes : W. Kloos, F. Van Eeden, F. Van der Goes, W. Paap et A. Verwey. Elle rompait avec l'esprit étriqué d'un patriotisme romantique et s'orientait vers les courants les plus nouveaux en Europe : individualisme, esthétique, impressionnisme, naturalisme, symbolisme. La poésie de J. Perk et la prose de M. Emants avaient préparé la voie à ce renouveau. Le mouvement groupait des opinions différentes, sur le plan artistique comme sur le plan social, et des talents divers : W. Kloos, H. Gorter (auteur de Mei, 1889 [Mai]), A. Verwey et H. Swarth pour la poésie ; W. Kloos, A. Verwey et L. Van Deyssel pour l'essai et la critique ; L. Van Deyssel, J. Van Looy, A. Prins, F. Netscher et L. Couperus, le plus grand romancier de sa génération, pour la prose narrative. Les romantiques anglais Shelley et Keats d'une part et les naturalistes français d'autre part ont eu une influence considérable sur le mouvement de Quatre-Vingts. En Flandre, la tradition de Gezelle est entretenue par A. Rodenbach et, dans la suite, par d'autres Ouest-Flamands comme H. Verriest et C. Verschaeve. Le mouvement de Quatre-Vingts, dirigé plus spécialement vers l'engagement social dans le cadre du mouvement flamand, fut à la base du renouveau dont l'organe était la revue flamande Van nu en straks (Maintenant et après), fondée en 1893 par A. Vermeylen. Les figures dominantes de ce groupe sont K. Van de Woestijne (1878-1929) pour la poésie, C. Buisse (1859-1932), S. Streuvels (1871-1969) et H. Teirlinck (1879-1967) pour le roman. L'œuvre symboliste du mélancolique Karel Van de Woestijne (par ailleurs brillant écrivain de prose impressionniste) constitue avec la poésie de Gezelle, et immédiatement après elle, l'un des sommets poétiques des Pays-Bas du Sud. Stijn Streuvels a dominé la prose flamande pendant près d'un demi-siècle. P. C. Boutens (1870-1943) et J. H. Leopold (1865-1925) sont des poètes hollandais qui s'apparentent à Van de Woestijne.

Du groupe Nieuwe Gids, que firent bientôt éclater des divergences internes, naquirent diverses initiatives : les revues Tweemaandelijksch Tijdschrift (La Revue bi-mensuelle) et De Beweging (Le Mouvement) de A. Verwey, De Kroniek (La Chronique) de P. L. Tak, les expériences sociales de F. Van Eeden, la propagande marxiste de H. Gorter, l'engagement social de Henriette Roland Holst-Van der

Schalk et le théâtre naturaliste de H. Heyermans. Cependant, en réaction contre le réalisme de Quatre-Vingts, une littérature néo-romantique vit le jour avec A. Van Schendel qui allait publier dans l'entre-deux-guerres une série de remarquables romans d'analyse. Les jeunes écrivains du Nord et du Sud qui avaient débuté avant la Première Guerre mondiale, au contraire de leurs aînés, ne se laissent pas aisément grouper. Parmi les poètes émergent G. Gossaert, J. Van Nijlen, P. N. Van Eyck, A. Roland Holst et J. C. Bloem ; parmi les prosateurs, N. Van Suchtelen, P. H. Van Moerkerken, J. Van Oudshoorn, F. Bordewijk, Nescio, E. Claes, et surtout W. Elsschot et F. Timmermans à qui l'on doit une œuvre vraiment originale. Félix Timmermans, poète et romancier du terroir, a recréé avec Pallieter un type breughélien en qui la sensualité païenne épouse le mysticisme et confère au héros une vitalité aussi intense que contagieuse.

Après une tentative d'expression moderne avec le groupe anversoïse De Boomgaard (Le Verger, 1909), l'avant-garde se révèle en 1916 avec les premiers recueils de vers du Flamand P. Van Ostaijen (1896-1928) et du Hollandais H. Van den Bergh (1897-1966). Une pléiade de périodiques, souvent de courte durée, canalisent le courant : Het Getij (L'Époque), De vrije Bladen (Feuilles libres), Ruimte (Espace) ; ensuite, sous une forme moins révolutionnaire, 't Fonteintje (La Petite Fontaine), De Stem (La Voix), De Gemeenschap (La Communauté), Opwaartsche wegen (Chemins montants), Pogen (L'Effort), Hooger leven (Mieux vivre), Forum, Vormen (Formes).

La littérature moderniste, ayant assimilé les influences venant de France et d'Allemagne, est d'abord humanitaire et expressionniste avec Van Ostaijen, M. Gijsen, W. Moens, V. J. Brunclair, G. Burssens, K. Van den Oever, A. Mussche. D'autres prennent part au renouveau de la forme et du fond, tels que les poètes M. Nijhoff, H. Marsman, J. Slauerhoff, ces deux derniers ayant quelques œuvres en prose à leur actif.

Il y a bien une réaction contre l'expressionnisme avec les poètes de La Petite Fontaine, M. Roelants, R. Herremans et R. Minne, mais la pléiade des jeunes poètes (P. G. Buckinx, M. Gilliams, J. Werumeus Buning, A. Donker, P. Kemp, J. Engelman, B. Decorte, G. Achterberg, E. Hoornik, P. de Vree, L. Vroman, J. de Haes, H. Van Herreweghen) profitent tous plus ou moins du renouveau expressionniste. Le roman subit moins nettement l'influence de cette esthétique (mis à part les grotesques de P. Van Ostaijen) ; mais, aux environs de 1925, une nouvelle génération prend l'homme lui-même comme centre d'intérêt : en Flandre, ce sont M. Roelants, L. Zielens, G. Walschap, F. de Pillecijn ; en Hollande, S. Vestdijk, A. Coolen, T. de Vries.

G. Walschap (1898-1989), authentique conteur, s'applique au roman d'analyse. Il fut proposé plusieurs fois par les Flamands pour le prix Nobel ; comme les Hollandais présentèrent S. Vestdijk (1898-1971). De Coster, M. ter Braak et E. du Perron - qui contribua au renouveau du roman (Het Land van Herkomst [Le Pays natal] 1935) - sont des critiques influents de l'entre-deux-guerres. Après 1945, la littérature subit de profondes modifications, influencée par la France dans le sens de l'expérimentation et par l'Amérique dans le sens du néo-naturalisme. La poésie des années cinquante rompt complètement avec la poésie traditionnelle par la création expérimentale d'une langue « viscérale », d'images autonomes, et par le refus de la rhétorique traditionnelle. Avec les poètes expérimentaux de cette génération, la poésie connaît de nouveau un plein épanouissement.

Sous une forme plus atténuée, ceux des années soixante suivent la même voie dans leur Nouveau Style (C. Buddingh', Armando, H. Verhagen, J. Bernlef, R. Jooris, P. Lasoen, H. de Coninck). Cette poésie néo-réaliste veut principalement abaisser le « seuil de l'étonnement » (J. Bernlef) et attirer l'attention sur la poésie du monde quotidien, projet qu'elle réalise dans une préférence marquée pour les sujets triviaux et dans une forme voulue a-poétique (ready-mades). À partir des années soixante-dix, une tendance néo-romantique se fait jour dans la poésie, qui reste néanmoins toujours tempérée d'ironie et de distanciation (J. t' Hooft, G. Komrij, L. Gruwez).

Le roman conserve l'écriture traditionnelle avec, toutefois, des thèmes contemporains chez des auteurs comme M. Gijsen, R. Brulez, A. Blaman, A. Koolhaas, P. Van Aken, G. Van het Reve, H. Haase. J. Daisne et H. Lampo pratiquent une sorte de réalisme onirique. L'expérimentation, analogue à celle du roman français et allemand, conquiert la prose romanesque avec l'œuvre de L. P. Boon, H. Claus, W. F. Hermans, H. Mulisch, P. de Wispelaere, H. Raes, W. Roggeman, I. Michiels, J. Geeraerts. L

romancier et poète Cees Nootboom a acquis, ces dernières années, une réputation grandissante.

Comme dans la poésie, un tournant romantique se dessine dans la prose, notamment avec l'œuvre de M't Hart, D. A. Kooiman, F. Kellendonk, O. de Jong. Ici aussi, les expériences et événements quotidiens deviennent objets de littérature, avec une légère nuance d'aliénation, de rupture de contact humain et de mélancolie teintée d'ironie. En même temps, on distingue le courant dit « académique » qui vise à développer une prose absolue.

Le théâtre s'avance moins loin dans le domaine du renouveau expérimental, bien que les œuvres de H. Hensen, J. Van Hoeck, D. Frenkel Frank, W. Van den Broeck, *Hugo Claus* ne soient pas négligeables, surtout celles de Claus, qui a également publié des poèmes et de nombreux romans. L'essai et la critique s'inspirent de courants venus de l'étranger : l'œuvre autonome, le « close reading », le structuralisme. La nouvelle critique s'exprime dans des revues telles que De Gids, Dietsche Warande en Belfort, Nieuw Vlaams Tijdschrift, De Vlaamse Gids, dans de nouveaux périodiques et dans les travaux de jeunes critiques comme A. Westerlinck, P. de Wispeleare, B. Kemp, K. Fens, H. U. Jessurun d'Oliveira et J. J. Oversteegen.

© Encyclopædia Universalis 2005, tous droits réservés

Le Hollandais volant *par André Clavel*

Cees NOOTEBOOM, *Perdu le paradis*, Trad. du néerlandais par Philippe Noble.
éd. ACTES SUD, 2006, 182 pages

Eternel voyageur, Cees Nootboom rapporte de cette quête existentielle tous les fracas de l'univers, avec ce qu'il faut de silence pour affronter nos énigmes

Si Cees Nootboom a le regard si bleu, c'est parce que l'azur est son royaume: ce Hollandais volant est toujours entre deux avions, entre deux embarquements. Trois mois en été dans son mas des Baléares, quelques semaines en hiver dans sa maison d'Amsterdam - où l'attendent les 15 000 volumes de sa bibliothèque - et, le reste du temps, mystère: on le croit au Japon, il est déjà à Berlin, d'où il décollera bientôt pour de nouveaux bivouacs à travers la planète. «Je fais souvent des rêves de lévitation», lance cet oiseau migrateur qui ne se connaît qu'une seule patrie: l'écriture. Elle lui permet, elle, de naviguer à l'intérieur de sa tête, en engrangeant une œuvre qui tient du traité de métaphysique et de la chasse spirituelle. «Quand je n'écris pas, poursuit-il, ma pensée n'a pas de forme et je ne comprends plus rien. Sans cette méditation qu'est la littérature, ma vie ne m'appartiendrait plus.»

Né en 1933 à La Haye, Nootboom a fait une courte escale chez les franciscains, mais il n'a pas tardé à interrompre ses études pour sillonner l'Europe en auto-stop, avant de s'embarquer sur un rafiot qui le conduisit vers le Surinam. Il avait 20 ans, l'âge de Rimbaud, et des semelles de vent qui firent de lui un citoyen du monde. Et pourtant ses livres ne sont pas ceux d'un reporter, ni d'un travel writer: le voyage, il le pratique comme une quête existentielle. En lisant Nootboom, on sait que tous les fracas de l'univers seront au rendez-vous, mais on a aussi l'impression d'entrer dans la cellule d'un moine. Avec ce qu'il faut de silence, de profondeur et de concentration pour affronter nos énigmes - la mort, le temps qui rabote nos destins, les amours qui se fanent, et ces rêves fous qui s'accrochent au bastingage pour que l'horizon ait les couleurs de l'utopie.

«Les anges ne vont pas avec les hommes»

De *Rituels au Chevalier* est mort, du *Chant de l'être et du paraître* à Philippe et les autres, l'œuvre nobélisable de Nootboom est celle d'un mystique qui a appris à écrire chez les Japonais - un art de l'épure - mais aussi chez Calvino et Borges: comme eux, le Hollandais aime mettre en scène la littérature elle-même, afin que nous comprenions ses mécanismes les plus secrets.

Avec *Perdu, le paradis*, Nootboom fait un clin d'œil à Milton et, d'un saut à l'élastique, passe du Brésil à l'Australie. Alma, son héroïne, brûle de quitter São Paulo pour aller requinquer son âme chez les Aborigènes. Ils lui ouvriront les chemins de la sagesse, avant qu'elle ne débarque à Perth - à quelques encablures d'Adélaïde - où on l'embauchera comme figurante dans un festival de poésie. Sa tâche? Se déguiser en ange. Ce rôle, Alma le jouera à la perfection. Au risque de se briser les ailes lorsque la réalité la rattrapera et qu'elle devra redescendre de son trop provisoire paradis... Car «les anges ne vont pas avec les hommes», écrit Nootboom dans cette parabole qui commence comme une Annonciation et se referme au seuil du désenchantement le plus amer. Un pas vers le ciel, un autre vers nos turpitudes: ce récit foudroyé, parfois pascalien dans sa sobriété, est éblouissant.

En même temps, voici *Un art du voyage*, sorte de bloc-notes où, entre deux photos d'Eddy Posthuma de Boer, Nootboom dessine son atlas imaginaire. Et commente ses escapades en Bolivie et en Espagne, au Brésil et en Malaisie, au Japon et au Mali, en Camargue et à Madère. «Un jour, j'ai décidé d'échanger une chambre monastique contre les chemins de la planète», écrit-il dans ce livre, qui est non seulement une célébration du nomadisme, mais aussi un autoportrait: celui d'un pèlerin de l'absolu, dont le regard ne cesse d'éclairer les ténèbres du monde. Sa compagnie est précieuse.

L'Express Livres

<http://livres.lexpress.fr/critique.asp?idC=12202&idR=10&idTC=3&idG=4>

Perdu, le paradis

EVENE

« C'est une chose que tout le monde a toujours recherchée, non, le paradis perdu ? »

"Certains auteurs vieillissaient mal, à la longue on connaissait toutes leurs obsessions et tous leurs maniérismes, on ne mourait pas assez dans la littérature hollandaise", écrit Cees Nootboom dans *'Perdu, le paradis'*, allant jusqu'à se citer directement. Certes, il est une légende de la littérature contemporaine, certes il n'a plus grand-chose à prouver. Mais obsessions ou pas, sa plume fait encore et toujours des miracles : elle fait voler les anges ! Echo-hommage à Milton ou parabole sur les méfaits de l'industrialisation ? Choc des cultures ou voyage initiatique ? Quête mystique ou délire post-seventies ? Difficile de définir véritablement ce *'Perdu le paradis'*. Et peu importe au fond, c'est une histoire magique, parfois absurde, qui vous ouvre l'esprit pour y faire entrer des images de paysages lunaires, d'aborigènes incompris, de vestiges de civilisations cancérigènes, d'anges aux plumes grises dansant sur une plage. Des apparitions qui prennent vie dans ce récit dense et ensorcelant.

Il y a bien l'histoire de cette femme qui veut être citoyenne du monde, qui s'enfuit vers une terre lointaine et mystérieuse. Il y a bien cet homme qui s'ennuie ferme et pose un regard blasé sur la littérature, sur sa vie. Il y a leur rencontre, irrationnelle, fugace, presque irréelle. Puis les retrouvailles, dans un autre univers où la magie a disparu, ne laissant derrière elle qu'un vague

souvenir sans conséquence. Autant d'ingrédients qui composent ce long poème en prose, qui nous dit qu'il y a sûrement des anges et des hommes, qu'ils se côtoient sans pouvoir se mélanger. C'est puissant, désenchanté, troublant. Un roman qui vous donnerait presque envie d'être un ange. Ou un homme, qui aime un ange...

<http://www.evene.fr/livres/livre/cees-nooteboom-perdu-le-paradis-21106.php?critiques>

LETRINES, blog littéraire

C'est un bien curieux roman que je viens de lire : Perdu le Paradis du néerlandais Cees Nooteboom. L'histoire mêle les époques, les pays et les genres. Dans le prologue, un homme, assis dans un avion, observe une jolie femme lisant. Il voudrait connaître le titre mais elle s'arrange pour ne pas le montrer. S'ensuit une réflexion sur la manipulation des livres par les femmes. Selon l'observateur, celles-ci sont extrêmement discrètes quant à ce qu'elles lisent. De leur côté, « les hommes ne lisent plus ». le prologue prend fin quand l'homme atterrit.

Sans transition, deux jeunes femmes brésiliennes, d'origine allemande, Alma et Almut, sont présentées. Toutes deux sont passionnées par la culture australienne. Elles ont étudié l'histoire de l'art et Alma s'est spécialisée dans la Renaissance et la représentation des anges dans les scènes d'Annonciation.

Un jour, elles se décident à réaliser leur rêve : partir en Australie, à l'aventure. Alma rencontre un vieil homme, Cyril Clarence, spécialisé dans la culture aborigène. Grâce à lui, est posé le problème de la colonisation, des réserves, sortes de musées où sont regroupés les aborigènes, refusant le progrès. Ce passage est très intéressant car il n'affirme rien, il interroge. Les aborigènes ont-ils raison de vouloir garder leurs coutumes, et demeurer en dehors du monde moderne ? Alma va également rencontrer un peintre, un aborigène, inaccessible dont elle va tomber éperdument amoureuse. A travers cette rencontre fugitive, elle perd son innocence et ses illusions et sa vision angélique du monde.

Arrivée en Europe : c'est désormais la vie d'un critique littéraire, Erik Donzak qui nous est racontée. Mais ne vous inquiétez pas : à la fin, le puzzle est reconstitué !

Dans Perdu le Paradis, l'auteur nous entraîne dans un univers vaporeux, léger mais étrange. On est quelque peu déboussolé par ces différents récits et narrateurs et par une histoire qui tarde à se mettre en place. Mais Nooteboom, qui n'en est pas à son premier essai (près d'une vingtaine de romans sont traduits en français), écrit un roman poétique et féérique, finalement bien ficelé.

<http://www.laettrine.over-blog.com/article-4702611.html>